

**Anne Amélie, duchesse de Saxe – Weimar – Eisenach (1739 – 1807)**  
**Meine Gedanken – Mes pensées**

Depuis mon enfance, ce merveilleux printemps de mes années, que s'est-il donc passé ? Je me suis sacrifiée pour autrui et rien d'autre. C'est un cœur aimant, ô Créateur, que j'ai reçu de toi. Celui-ci, fait à ton image, aurait dû assurer mon bonheur ; mais c'est justement ce cadeau précieux qui me ravit ma paix. Chaque jour, chaque heure est emplie de douleur et de soucis. Tantôt, c'est le tendre cœur d'une mère qui s'inquiète pour la santé de ses enfants ; tantôt il lui faut combattre l'envie, la malice et la perfidie ; tantôt il lui faut contenir la chaleur de ses propres sentiments. Ah ! et ce sang trop chaud qui bout dans chacune de mes veines ! Une sensation de tendresse, de douleur, de contrition de l'âme marque chaque battement de mon cœur.

Mon Dieu ! Tout prisonnier essaie de se dégager de ses chaînes, et moi il me faudrait porter mes liens avec patience, avec bienveillance en dépit des agressions ? Est-ce là le destin que tu m'as assigné ?

Je pourrais maugréer, mais non. Il m'en reste un sentiment de joie qu'aucune puissance humaine ne pourra me retirer : la satisfaction de rendre d'autres contemporains heureux, de les voir [contents] et de prendre part à leur satisfaction. Ce doux sentiment, cette joie charmante et pure adoucit mes souffrances. Mais, ah !, cela me fait d'autant mieux ressentir combien je suis moi-même bien peu heureuse.

O paix de l'âme, comment puis-je te trouver ? Ni dans l'éclat scintillant des honneurs, ni dans les biens de ce monde ! C'est auprès de toi, ô Créateur, auprès de toi seul, ô Source de Paix, c'est dans l'union la plus étroite avec toi que j'espère la trouver.

---

Mon éducation n'a eu d'autre but que de me former à mon rôle de régente. C'était : être élevée comme tout enfant princier. Ceux-là mêmes qui étaient voués à mon éducation, auraient eu besoin plus encore d'être gouvernés. Telle qui s'abandonnait à ses passions était celle qui devait conduire un jeune cœur. Elle avait malheureusement beaucoup de passions, donc beaucoup de sautes d'humeur, que je devais supporter seule.

Mal-aimée, de mes parents toujours repoussée, rejetée en toutes choses derrière mes frères et sœurs, on ne m'appelait jamais que le rebut de la nature. Les sentiments délicats que j'avais reçus de la nature me rendaient d'autant plus sensible aux contacts brutaux. Souvent cela m'a conduit au désespoir, voire à...

Du fait de cette répression brutale, je me repliai sur moi-même. Je devins retenue, j'acquis une certaine assurance qui allait jusqu'à l'entêtement. Avec patience je me laissais gronder et battre, et n'en faisais qu'à ma tête autant que possible.

Au cours de ma seizième année, je me libérai de ces attaches brutales. On me maria comme on unit d'habitude les princesses. Vous pourriez croire, puisque j'étais délivrée de mes entraves, que je serais devenue comme ces jeunes poulains qui accèdent à la liberté. Pas du tout ! Je me sentais plutôt comme quelqu'un qui, convalescent, se sent encore sans forces au sortir d'une terrible maladie.

Au cours de ma dix-septième année, je devins mère pour la première fois. Si seulement je pouvais vous décrire les sentiments qui furent les miens quand je devins mère ! Ce fut la première et la plus pure des joies que j'ai eues dans ma vie. C'était comme si j'avais

accouché en sus de divers sentiments nouveaux et différents. Mon cœur devint plus léger, mes idées devinrent plus claires ; je gagnai en confiance en moi.

Alors que j'étais dans ma dix-huitième année, commença la période plus grande de ma vie. Je devins mère pour la deuxième fois, devins veuve, tutrice principale et régente ! Les changements les plus rapides, qui survinrent coup sur coup, opéraient un tel tumulte dans mon âme, que je ne pouvais plus rentrer en moi-même. Un faisceau d'idées, de sentiments, dont aucun n'était évident ! Aucun ami auquel pouvoir se confier ! Je me sentais incapable, et pourtant je devais tout trouver par moi-même. Quand on voit le danger en face ou quand l'être humain ressent de grandes souffrances, il trouve refuge dans la prière. Jamais je n'ai prié avec une ferveur plus grande qu'en ce temps-là. J'aurais pu devenir la plus grande des saintes. Dans ces années où tout en général s'épanouit, tout n'était pour moi que brouillard et ténèbres.

Après que la première tempête fut passée, alors que je ressentais davantage de paix et de sérénité, je ressentis tout d'abord que mon amour-propre et ma vanité se réveillaient. D'être régente, de pouvoir disposer librement de tout (en ces années de jeunesse !) ne pouvait guère produire autre chose. Mais une voix secrète m'appela ; je l'écoutais et je me repris. Et me voici à nouveau entièrement nue ; mon amour-propre fut humilié par le sentiment de mon impuissance. Je vis d'un coup la grandeur de ce qu'on attendait de moi, alors que je ressentais ma complète incapacité. La vérité et l'amour-propre se combattaient : par chance, la vérité prit le dessus !

J'avais assez d'orgueil, bien entendu, pour me faire remarquer dans le monde ; mais il s'était endormi. Mon impuissance me rendait malade ; je perdis confiance en moi ; je ressentais toujours et ne savais pas : quoi ? Ah, combien j'aurais été heureuse, si j'avais eu un ami grand connaisseur du cœur humain, qu'il me révèle ce qui m'était une énigme et qui était profondément enfoui en moi ! Cela ne devait pas se faire, et il apparut que je devais me former par ma seule expérience.

Si un être humain s'explorait lui-même et repensait de temps à autre à ses jeunes années, il trouverait souvent que ce que nous attribuons à la raison n'est souvent que l'œuvre de l'instinct et d'un simple à-peu-près. En ce qui me concerne, je m'en remis à la nature ; et m'en remis pour mes enfants à l'amour maternel. Les affaires, auxquelles je n'entendais strictement rien, je les confiai à des gens qui en avaient acquis la maîtrise au fil de longues années, et d'années de routine.

Alors que je demeurais dans cette apathie des sens, d'un coup s'éveillèrent en moi toutes les passions. J'étais comme un aveugle qui recouvre soudain la vue. Nous étions en guerre, mes frères et mes parents les plus proches, qui y étaient tous impliqués et récoltaient les plus grands honneurs. On n'entendait plus que le nom de Brunswick, ennemis et amis le chantèrent, couvert de lauriers. Tout cela éveilla ma fierté et ma vanité ; j'aspirai à la gloire et aux compliments. Nuit et jour j'étudiais pour me former par moi-même et acquérir une compétence dans les affaires.

Cela me faisait ressentir combien m'était nécessaire un ami en qui placer toute ma confiance. Ils étaient nombreux ceux qui sollicitaient mes faveurs et mon amitié. Certains la recherchaient par des flatteries, d'autres par la fausse apparence de la sincérité et d'une pieuse droiture, quand ils ne recherchaient que leurs propres intérêts, et d'autres enfin par vanité, pour pouvoir s'en vanter. Cela m'amusait profondément de voir comme on recherchait ma confiance. Je les maintins tous dans l'espoir, je les prenais par leur côté le plus faible, j'apprenais par là à les connaître, et me gardais avec soin de leur amitié.

Mon cœur était trop plein, il voulait de l'air ! Pour moi tout était trop étroit, j'étais comme un poisson qui aspire à l'eau fraîche. Pour finir, je trouvai un ami avec toutes les joies qu'on peut ressentir quand on a trouvé un trésor. Combien j'étais heureuse et joyeuse !

Avec quelle joie j'entreprends de parler de cet homme honorable, et de faire connaître au monde entier ma gratitude à son égard. Il s'appelait Greiner, il était conseiller communal et siégeait au conseil secret. Il n'était pas une grosse tête extraordinaire, c'était un homme à la pensée droite, pourvu de beaucoup de bon sens. Il avait commencé à servir depuis tout en bas, si bien qu'il était très versé dans les affaires et en avait acquis une grande connaissance. Des sentiments purs l'animaient, de sorte qu'il était capable d'une véritable amitié. Il était ami avec ses amis. Son âme était trop noble et trop droite pour qu'il puisse flatter. Tel était l'homme dans les bras duquel je me jetai ; je l'ai aimé comme un père. C'est de lui que j'ai appris à connaître la Vérité et à l'aimer.

Quand le prince et son ami ont de nobles pensées, il ne peut en sortir rien d'autre que l'amitié la plus grande et la plus noble, ce qui règle la question de savoir si les Princes peuvent avoir des amis. Quelques Grands et quelques hommes possèdent certes la noblesse des sentiments, mais n'ont pas la capacité à avoir entre eux une véritable amitié. Le plus grand nombre se lie d'une amitié superficielle, sans rien connaître l'un de l'autre. Viennent-ils à se connaître mieux, qu'ils découvrent que leurs sentiments, leur façon de penser et leurs manières sont si différents qu'il est impossible qu'une amitié puisse exister entre eux. C'est à cause de cela qu'il y a tant d'amitiés brisées, et tant de plaintes sur le manque d'amis véritables. Ainsi en va-t-il chez les princes comme chez les particuliers. Pour ce qui est des princes, je dois malheureusement reconnaître qu'il leur est difficile de trouver de vrais amis, et quand il leur arrive de vrais amis, de les conserver. Ils sont depuis leur jeunesse entourés de vermine. De là vient qu'ils deviennent méfiants envers tous, ou se jettent dans les bras de personnes indignes. En rencontrent-ils qui soient dignes de leur amitié, il est très rare qu'ils ne s'élèvent pas au dessus d'eux-mêmes dans son sentiment, et n'abusent pas de l'amicale inclination du Prince. Il n'est donc pas étonnant que l'amitié du Prince ne dure pas longtemps. Entre particuliers l'amitié ne dure pas longtemps non plus, quand elle amène une partie d'entre eux à passer outre aux barrières obligées et à aller contre les devoirs de l'amitié.

Traduction de l'Allemand par Michel Uhlmann, mars 2007.



Portrait d'Anne Amélie